

# Au réveil

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 6

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215363>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

**PUBLICITAS**  
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.

Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du Numéro du 7 février 1920. — D'en torna pas la man. (G. D.) — Duè z'historès. — Tonnerre de Sainsaph. (Louis Monnet) — Drôles de types. (J. M.) — Fautè d'être abonné. — Un nouveau livre de légendes valaisannes, par Albert Duruz-Salandieu (M. Gabbud) — Les amis du « Conteur ». — A propos de vieilles coutumes. — Bibliographie. — LE FEUILLETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier) suite.



## D'EN TORNA PAS LA MAN<sup>1</sup>

La nouvelle de l'élection de M. Deschanel à la présidence de la République française, le *Journal français*, qui paraît à Genève, a publié le dialogue que voici. Les interlocuteurs sont deux de nos amis de la Savoie :

*Le voyageur de commerce.* — Alors, Monsieur Baud, nous avons un nouveau président. Qu'est-ce que vous en dites ?

*Phonse Baud.* — Té qui pu bin me fore ? Çin ne changera ran.

*Le voyageur de commerce.* — Vous n'avez pas l'air content. Vous auriez peut-être préféré le choix de Clémenceau ?

*Phonse Baud.* — Ah ! cé yties pour sû, yè on rude lapin ; mais y n'aré pas fè mé quement président de la République que man<sup>2</sup> président dou Conseil.

*Le voyageur de commerce.* — Alors qui auriez-vous donc préféré à Deschanel ?

*Phonse Baud.* — Deschanel, Poincaré, Clémenceau ou Jonnart, d'en torna pas la man. Yè pas seulamin louz hommes qui fudrait changeo, mais la manire de fore. Pouè yè louz administrations, lou règlemins qué faudrive transformo. To le resta, yè de la frima.

*Le voyageur de commerce.* — Je comprends votre opinion. Vous êtes partisan de la révision de la Constitution ?

*Phonse Baud.* — De sé partisan de fare de la bouna bezogna. Ya rudamin de timps qu'on no borre le crâne avoué des promesses et des bellas phrasas. Y n'empêche qué yè tozo la même chusa. Lou gros mangeant lou petits. Louz impôts augmentivent et lou fonctionnaires asse bin ; mais le pays ne prospérant pas.

*Le voyageur de commerce.* — Il faut avoir confiance dans le nouveau président de la République. Vous verrez. Il fera d'utiles réformes.

*Phonse Baud.* — Quaizi vô. Le présidaint va inauguro des estatues et présido des expositions, man son prédécésseu. Yè on commis voyageu national man vo êtes le représentant d'oune maison. Y pu ran fore tô solèt. Vo savi bin qué son pôvè zè limito.

*Le voyageur.* — Vous êtes d'un scepticisme déconcertant. Vraiment vous m'étonnez.

*Phonse Baud.* — Que voli vo ? De ne sé po de

<sup>1</sup> Je n'en tourne pas la man.

<sup>2</sup> « Man », abréviation de « quem », comme, comment.

c'èti matin. Et pouè yè po difficila de comprendre pè que tè que louz affores é ne marchain pas man y fadrait. Mais tó can yè de la politiqua et de n'en volive pas in fore. Parlons d'utra chuse, y vudra mio. G. D.

## DUÈ Z'HISTORÈS

Un certain gaillà, que n'avai pas einveintà la pudra, avai étà eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met l'avo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué onna servainta dein onna galèza carràie que l'aviont fé bâti. Et coumeint l'éfiont bin à l'è z'èse, l'aviont prai cé gaillà on pou pè pedi, kà lo pourro bougro étai on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passà. On lai desai Dzoset et on lai fasai portà l'édhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solà, traire lè maunets su lo pavà, focherà ào courti et fèrè lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotò, que l'avai ma fài que 'na galèza p'liace, et coumeint l'étai tsi dai bràvès dzeins et que l'étai on bon soudzet, l'allavè et vegnai dein la maison coumeint se l'avai étà tsi lue.

On matin que l'avai oquié à demandà à la dama, ye va ; et sein tapà à la porta, l'eimpougnè lo péclliet et l'eintré tot drai dein la pailo iò la dama sè vetessai.

— Mais, Joseph, lai fà la dama, on pou ein colere, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous savez que je vous ai défendu d'entrer dans ma chambre sans frapper !

— Oh ! madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

On chenapan, que viquessai tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'étai einfatà onna né dein onna dzenellire po lai robà onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouèssè einsavà, lo gaillà lai attatsà lè piauètes avoué on bet dè ficalla.

Ma fài, tandi que bourgatavè dein la dzenelhire, tota ellia dzein eimplioumàie, épouairià, fe on détèrtin dao diablo, que la fenna dè la maison, que n'étai pas onco cutchà po cein que se n'homme s'étai reduit on bocon tard, et qu'out cé brelan, soo que dévant po vairè cein que y'avai.

Quand le s'approutsè de la dzenelhire le vai lo gaillà que décampavè avoué la pudzena que pioulavè sein botsi. Adon le lai tracé après et lai criè :

— Arrètà ! Isacro dè pandoure, dè vaurien, et tâtai vai dè mè rebailli ellia pudzena ?

L'autro, qu'avai on pi bot et que terivè la piauète, ne poivè pas tracé bin rudò : assebin quand ve que l'allavè sè fèrè accroisi, s'arrètè franc, et coumeint ne voliavè pas s'eimpougni avoué onna fenna, lai fà :

— Ah ! vo voliavè voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaïque ; vo n'ai pas faulta dè tant crià ; mà mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein reprèindrè ma ficalla !

Et la redètatsè.

**Au réveil.** — Entre voisins :

— Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.

— Et comment vous étiez-vous couché ?

— Comme à l'ordinaire...

## TONNERRE DE SAINSAPH !

Lorsqu'ils rentrèrent de l'exposition cantonale d'Yverdon, Favey et Grognoz prièrent, comme de juste, le chemin de l'école. Ils passèrent par Lausanne, où ils s'arrêtèrent, bien entendu. Mais laissons la parole à Louis Monnet, qui conta jadis cette équipée des deux inséparables.

VERS sept heures et demie du soir, Favey et Grognoz arrivaient en gare de Lausanne. Ils montèrent en ville par l'avenue de la Gare et l'avenue du Théâtre. En longeant le temple de St-François, dont le clocher était alors entouré de hauts échafaudages, Favey s'écria :

— Regarde-voir cette église !... Passons pas trop près : ils l'ont cottée !... Tiens, voilà notre hôtel des Messageries... Charrellet, comme on l'a retappé sur le devant !... Qu'est-ce que c'est que cette cage verte autour de la porte ?... C'est pourtant pas pour les poules... non, parce que je vois des gens qui boivent dernier. Je sais pas si le tenancier nous reconnaîtra... Entrons toujours... Serviteur, messieurs, serviteur. Garçon, voulez-vous nous réduire un moment ces sacs... et puis nous apporter... Avez-vous toujours de ce Sainsaph qui était si tellement bon ? Si y en a encore, donnez-en un demi.

— Certainement, un demi Sainsaph.

— Vitor — j'entends qu'on vous dit Vitor — est-on bien sûr d'avoir la même goutte que l'autre fois ?

— Meilleur encore, M'sieur.

— Ah ! je sais pas s'il peut être méieur. Enfin on va ça goûter... Le patron est-il par là ?

— Là-bas, au fond du café... celui qui boit...

— Ma foi, je vois pas tant bien ; ils boivent tous.

— Celui qui verse maintenant.

— Ah ! ah ! oui, je le reconnais, fait Grognoz.

Et s'avançant vers le détenteur de l'établissement :

— Pardon, esthieu... Vous ne me reconnaissez pas, mossieu ?

— Eh bien, non... Cependant...

— Regardez-me voir bien... Voyons... Philippe Grognoz. Nous avons couché ici en revenant du tir fédéral de Genève, avec mon beau-frère qui est là... Vous savez... qu'on avait si tellement ri, le soir, avec des Messieurs de Lausanne, épi le mossieu du Conteur... Y avait là un avocat, un marchand de vins épi d'autres bons zigues... Vous vous rappelez pas ? On a pourtant fait de fameuses recafées.

— Ah ! oui, quand vous nous avez raconté votre voyage à Paris ?

— Aloo !... Epi la petite santé va toujours, à voir ?

— Assez bien, merci. Et vous ?

— Mais... Dieu soit béni, on se maintient.

A présent, c'est pas le tout : pouvez-vous nous remettre cette nuit ?

— Je suis désolé, Monsieur Grognoz, toutes nos chambres sont prises, sauf une seule qui n'a qu'un grand lit à deux places, ce qui ne fait pas votre affaire.

— Ça dépend... Dis donc, beau-frère, viens voir ici. Y paraît qu'il ne reste qu'un grand lit pour deusse ; ça se comprend pendant ce tir cantonal.

— Ça fait rien ; on veut assez s'arranger ; on se cognera un peu plutôt que d'aller dans un autre hôtel. D'ailleurs, on peut se mettre à bêtzevet, tu sais, un à n'un bout, l'autre à l'autre ; il n'y a qu'à